

au Nord-Ouest. Il vivait dans le camp sioux avec deux femmes de cette tribu, et il se rendait tous les jours aux casernes pour interpréter. Le Père Hugonard, désolé de le voir vivre ainsi en païen, chercha à le ramener à de meilleurs sentiments. Tout fut en vain. L'apostat ne disait pas non, mais il remettait toujours à plus tard sa conversion.

Il disparut un jour en se rendant au fort pendant une grosse tempête de neige. On le chercha pendant huit jours sans rien trouver. Lorsque vint le printemps, des corbeaux réunis en troupe, à quelque distance dans la prairie, attirèrent l'attention. On alla voir, et l'on découvrit le cadavre de l'infortuné, à moitié dévoré par ces oiseaux et par les loups.

Nous avons dit que les Sioux causèrent aux Américains de cruels soucis. Les soucis qu'ils causèrent aux autorités canadiennes n'étaient pas moindres. Ces païens barbares, poussés par leur naturel, et disons-le à leur décharge, par la nécessité, car ils mouraient de faim, exerçaient leurs déprédations des deux côtés de la frontière. Le major Walsh était toujours en alerte. Le fait suivant en dit long sur la situation tendue à cette époque.

Un jour, un traiteur américain du nom de Cadd, qui avait construit, en 1878, un magasin à la Montagne de Bois, eut une altercation avec le fils d'un chef appelé *La Lune Noire*. Ils étaient en train de traiter lorsque le Sioux bouscula Cadd en lui disant qu'il était un maladroit, qu'il ne savait pas faire le commerce. Une querelle s'ensuivit. Le Sioux tira son couteau pour frapper Cadd. Celui-ci lui arracha l'arme des mains. Ce que voyant, Joseph Lapointe, pour lors commis du magasin, prit un revolver. Un autre Sioux, *Le Chien Long*, intervint et chercha à s'emparer du revolver. Les choses en étaient là, lorsque la police, prévenue, survint et rétablit la paix.

Ces querelles se renouvelaient sans cesse et ce fut miracle que ni Légaré ni le Major Walsh n'aient péri. Les Métis eux-mêmes qui, pourtant, les traitaient avec toutes sortes d'égards, n'étaient pas à l'abri de leurs méfaits. On raconte qu'un jour, Ambroise Ouellette acheta un cheval d'un Sioux. La nuit suivante, notre Sioux vint reprendre le cheval vendu. La Police Montée, avertie, s'en alla réclamer la bête ; mais les Sauvages postés dans des buissons attendaient la police ; et, dès qu'ils aperçurent le major Walsh, ils se mirent à l'ajuster. Walsh, dont l'intrépidité était célèbre sur toute la zone frontrière, poursuivit sa marche sans sourciller, détacha le cheval et le rendit à Ouellette. Mais la plupart du temps, c'était à Jean-Louis Légaré que la police avait recours pour régler les difficultés sans cesse renaissantes.

Les Sioux avaient un grand respect pour les braves. C'est pourquoi ils estimaient, malgré tout, le major Walsh et Légaré dont la fermeté stoïque et la droiture leur en imposaient. Lorsque Jean-Louis répondait : non ! à un sauvage lui demandant quelque effet, il était inutile d'insister. On avait beau le menacer de coups, de la mort même, il demeurait impassible, sans qu'un muscle de sa figure bougeât. Ce flegme en imposait aux Indiens. Quelquefois, ils profitaient de son absence pour perpétrer leurs méfaits. Un jour, ils envoyèrent, selon leur habitude, un parti de pillards, pour faire coup de l'autre côté des lignes. Ces maraudeurs se glissèrent jusqu'à la Pointe-au-Loup, Montana, territoire d'une tribu fameuse dans le pays, volèrent quantité de chevaux et rentrèrent ensuite triomphants dans leurs quartiers avec leur riche butin.

Mais leur joie fut de courte durée.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés qu'à la porte de Légaré, suivi d'une nombreuse escorte, se présenta le

Chef des Sauvages du Montana qui avaient été dépouillés. C'était un guerrier célèbre pour son courage et sa probité. Il entra donc avec sa suite dans le magasin du traiteur qui était rempli d'Indiens Sioux. Ce que voyant, il leur adressa une longue harangue et leur déclara que si les animaux n'étaient pas incontinent rendus, il leur ferait une guerre sans merci.

Les Sioux, se sentant découverts et se trouvant sans doute les plus faibles, jugèrent prudents de ne pas relever le gant qu'on leur jetait ; et le lendemain, tous les chevaux furent rendus, sans en excepter un seul.

Le Père Morice, dans son *Histoire de l'Eglise catholique au Nord-Ouest*, raconte une visite que fit, au printemps de 1878, au Père Hugonard, à Qu'Appelle (Lebret) le chef Sitting Bull à la tête de 70 ou 80 braves. Le pauvre Père Hugonard n'était là que temporairement. Il remplaçait le Père Decorby en voyage à Winnipeg. Les Sioux, campés sur les hauteurs, de l'autre côté du lac, dominaient la mission et le pays environnant. Les vainqueurs de Custer mouraient de faim, eux et leurs familles, et en étaient réduits à se nourrir de racines sauvages.

Dans cette extrémité, voilà qu'un jour nos Sioux aperçoivent une charrette pleine de provisions qui faisait son apparition et descendait lentement dans la direction de la Mission. A ce spectacle, les Indiens poussèrent des cris épouvantables, que le Père prit sans doute pour un chant de guerre, et se précipitèrent sur la Mission. En réalité ils n'en voulaient qu'à la farine dont ils s'emparèrent, sans que le Père Hugonard résistât. On ne saurait le blâmer.

Cette aventure décida-t-elle de la vocation du Père Hugonard ? On serait tenté de le croire, puisque toute sa vie s'écoula à Qu'Appelle et qu'il y mourut à la tête de la célèbre école indienne fondée par lui.

CHAPITRE VIII

DISPERSION DES MÉTIS ET DÉPART DES SIOUX

A l'époque où nous sommes parvenus, c'est-à-dire en 1879, le buffalo s'étant éloigné de cette partie du Nord-Ouest, nos Métis et les Indiens se virent dans l'alternative ou de mourir de faim ou de poursuivre leur gibier là où il se trouvait, c'est-à-dire, sur le territoire américain.

Cette année-là donc, les Métis formèrent un camp de près de 500 familles, venues les unes de Batoche, les autres de la Montagne aux Cyprés, les autres enfin de la Montagne de Bois. Voyant que le bison abondait de l'autre côté de la Rivière au Lait (Etats-Unis), ils se portèrent hardiment à sa poursuite.

C'était une grosse imprudence, car de l'autre côté de la frontière, une armée de 6,600 hommes, commandée par le général Miles, guettait les envahisseurs.

Les Sioux de Sitting Bull étaient plus prudents, parce qu'ils savaient ce qui les attendait. Ils demeurèrent donc dans l'expectative pendant quelque temps, jusqu'à ce que témoins des succès des Métis et incapables de résister à la tentation plus longtemps, ils se décidèrent à franchir la frontière.

Mal leur en prit, car ils étaient encore à une vingtaine de milles des Métis que leur camp fut soudain assailli par les Américains.

Les guerriers se défendirent héroïquement pour laisser au camp, c'est-à-dire, aux femmes, aux enfants, aux

chevaux le temps de retraire au Canada, ce qu'ils firent en grande hâte et non sans des pertes sensibles, jusqu'à ce que finalement ils regagnèrent leur refuge à la Montagne de Bois.

Quant aux Métis, ils furent à la fois plus heureux et plus infortunés. Les Américains, en effet, n'en voulaient point à leur vie.

Quoi qu'il en soit, aussitôt qu'ils entendirent le bruit de la fusillade, nos gens jugèrent bon de lever leur camp et de fuir du côté du Canada. Mais à peine avaient-ils traversé la rivière au Lait qu'ils se heurtèrent à la cavalerie américaine rentrant de la poursuite des Sauvages, et ils furent déclarés prisonniers.

Plusieurs jours après leur capture, le général Miles les convoqua en assemblée générale et leur signifia que, puisqu'ils avaient envahi le territoire américain, chassant le bison sur les terres des États-Unis, fournissant des armes et des munitions aux Indiens des États-Unis, il leur interdisait de retourner dans leur pays et leur ordonnait de s'établir, à leur choix, soit à la Montagne de la Totue soit dans le Bassin de la Judée.

Épouvantés, les Métis dépêchèrent, de nuit, un messenger au major Walsh pour lui faire part des événements.

Le Major partit en toute hâte ; mais lorsque, deux jours plus tard, il arriva au camp des Métis, il n'y trouva plus le général américain. Sans se déconcerter, Walsh poursuivit sa route et finit par rejoindre Miles sur les bords du Missouri.

Sommé au nom du Gouvernement de la Reine d'avoir à remettre immédiatement les Métis en liberté, le général s'inclina et laissa aux captifs la liberté de rester en Amérique ou de rentrer au Canada.

Les Métis, circonvenus, se divisèrent en trois groupes. Les uns prirent le chemin de la Montagne de la Tortue, où ils fondèrent les paroisses de St. John et de Ste-Anne de Belcourt. Les autres s'établirent au Bassin de la Judée où s'élève actuellement la jolie ville de Lewiston. Le reste rentra au Canada sous la direction du major Walsh et revint à la Montagne de Bois.

Cette malheureuse affaire scella le sort des Métis de la Montagne de Bois. Ils ne s'en relevèrent jamais. Quant aux marchands qui faisaient le commerce avec eux, ils perdirent tout. J.-L. Légaré, lui seul, en fut pour 19,000 piastres, tant en chevaux qu'en marchandises.

Le général Miles, aussitôt après ces événements, fit un rapport au gouvernement de Washington dans lequel il affirma sa conviction qu'il en coûterait moins de nourrir les Sauvages que de leur faire la guerre, et qu'on ne saurait songer à les subjuguier tant qu'il y aurait des buffalos pour les nourrir et des Métis pour leur fournir des munitions.

Ce rapport détermina le gouvernement à changer de tactique. Les Sioux furent sollicités, l'influence de l'argent se fit sentir, plusieurs petits chefs furent achetés, on sema la zizanie. Finalement, des 4,000 Indiens qui, en 1876, avaient franchi la frontière, 500 seulement, en 1881, restèrent fidèles à Sitting Bull. Mais ce dernier et ses plus farouches guerriers, approchés comme les autres, étaient demeurés intraitables. Était-ce parce qu'ils avaient coopéré d'une façon plus directe au massacre de Custer et de ses cavaliers, ou bien parce qu'ils mettaient en doute la parole du gouvernement? Toujours est-il qu'ils se montrèrent réfractaires à regagner la réserve de Standing Rock Agency où leurs congénères jouissaient en paix des promesses de l'amnistie. Au printemps de 1881, le major

Crozier fit un dernier et suprême effort. Il donna un grand banquet aux Indiens. Pour parer aux sollicitations, Sitting Bull déclara que si on lui apportait une lettre personnelle du major Brotherton, commandant-en-chef du Fort Buford, il réfléchirait à la chose. Un second banquet fut préparé et la lettre attendue, produite. Pour toute réponse, Sitting Bull sauta sur ses pieds et cria : " Je ne crois pas un mot de cet écrit." Irrité, le major Crozier leur ordonna de s'éloigner incontinent.

Les Indiens se réfugièrent donc auprès du poste de Légaré. Moitié par pitié pour ces pauvres misérables qui mouraient de faim, moitié pour se débarrasser d'eux et en débarrasser le pays, il résolut de les faire rentrer aux États-Unis au risque de perdre à la tâche sa fortune et sa vie. Certes, cette tâche était délicate et difficile. A quelques jours de là, un groupe vint solliciter sa médiation. Mais la majorité ne voulait rien entendre, disant qu'on ne saurait comprendre quand on a le ventre vide. Ces sauvages reprenaient, sans s'en douter, le mot du vieux fabuliste : " Ventre affamé n'a pas d'oreilles." Légaré leur prépara donc un grand banquet à l'issue duquel il leur parla en ces termes : J'ai été le premier à vous serrer la main à votre arrivée et je suis demeuré avec vous depuis. Mon plus ardent désir a été de vous être utile, et maintenant voici l'occasion de vous rendre service. Le gouvernement américain vous offre l'amnistie, et si vous ne croyez pas à ma parole, envoyez des délégués aussi nombreux que vous voudrez pour enquérir. Je fournirai tout pour le voyage, aller et retour. Dans cinq jours, nous partirons." Le gros de la bande inclina pour une action prompte et, après discussion, 30 délégués furent choisis.

Sitting Bull sortit furieux de cette réunion, il était moins que jamais résolu de retourner et, par ses raisons et son

influence, Légaré était en train de l'acculer à l'isolement. Au jour dit, les conducteurs étaient prêts, et les 30 délégués prenaient place dans les charrettes. On fit ce jour-là 25 milles. Sitting Bull cependant n'était pas resté inactif. Il avait persuadé à sa bande de l'attendre jusqu'à son retour. Il irait réclamer une réserve canadienne du lieutenant gouverneur Dewdney ; d'autre part, il avait organisé une troupe pour aller barrer le chemin à Légaré. Le lendemain de son départ, quelle ne fut pas la surprise de Légaré de voir les Sioux se porter à sa rencontre. Le chef de la bande, qui n'était autre que le neveu de Sitting Bull, saisit Jean-Louis, le secoua brutalement, lui criant, plein de colère : " Nous savons bien maintenant ce que vous voulez faire avec ces gens que vous conduisez à Buford. Vous voulez les vendre, et cela, à la livre, parce que vous avez choisi les plus gros." Le résultat fut que 16 rebroussèrent chemin et seuls, 14 le suivirent. Cette fois encore Sitting Bull triomphait. De son côté il s'était mis en route, en compagnie de 70 guerriers, pour la mission de Qu'Appelle. Comme bien on s' imagine, la réserve qu'il demandait fut refusée et, le 2 juillet, il était de nouveau de retour à la Montagne de Bois. Le même problème angoissant s'imposait de plus en plus. La famine était extrême. Les femmes, pour empêcher leur famille de mourir de faim, allaient chercher à de grandes distances des navets de prairie. Après les avoir pelés, elles les enfilaient dans une corde et les faisaient sécher au soleil. Devenus bien secs, elles les écrasaient et en faisaient une bouillie qui portait le nom de *rarabou*. Les vieillards et les plus chétifs d'entre eux tombaient sur le chemin pour ne plus se relever.

Un soir, Sitting Bull vint trouver Légaré et lui dit : " Si tu me donnes ce que je désire, je ferai tout ce que tu voudras." Que demandes-tu ? lui dit Légaré.— "Trois

cents dollars ”, répondit l'audacieux chef. Après des pourparlers, on convint de la moitié de la somme, et le départ fut résolu. Au jour fixé, tout était prêt. Trente-neuf charrettes avaient été disposées pour y recevoir les femmes, les enfants et les provisions en abondance. Sitting Bull réclama encore 10 sacs de farine, et au dernier moment, au lieu de suivre Légaré et le gros de la bande, il fit mine de gagner le nord. Le premier jour, après un trajet de 25 milles, les tentes furent dressées pour le repos de la nuit. Les réfractaires cependant, après avoir feint de prendre une direction opposée, avaient rebroussé chemin et avaient suivi de loin. Légaré redoutait un coup de main, c'est pourquoi il avait l'oreille au guet. Dans le calme de la nuit, il entendit du bruit et se dirigea de ce côté. Il vit un Sioux qui s'emparait d'un sac de farine et qui le chargeait sur son cheval. Lui faisant remarquer que ceci n'était pas sa propriété, Légaré saisit le sac de fleur et le lui enleva. Pour toute réponse, le Sioux irrité saisit son fusil, et, à bout portant, tira sur le sac de farine, laquelle vola dans toutes les directions. Heureusement Légaré n'avait pas été atteint. Ce devait être la dernière épreuve de cet homme intrépide. S'étant approché du bivouac où était réuni un groupe d'Indiens, il rencontra là Sitting Bull qui avait complètement changé de dispositions. “ Tu as le cœur fort ”, dit-il à Légaré, “ nous sommes contents, et nous te serons reconnaissants.”

Au bout de quelques jours, tous atteignaient le fort Buford, mais avant de rendre ses armes Sitting Bull fit entendre une dernière et noble protestation : “ Cette terre que je foule aux pieds, s'écria-t-il, est toujours à moi ; je ne l'ai jamais vendue, je ne l'ai jamais donnée.” Puis s'adressant à son fils, âgé de 8 ans, il lui dit : “ Mon fils, si tu vis, tu ne seras jamais un homme, parce que tu n'auras jamais possédé ni un fusil ni un cheval.”

La méfiance du grand chef à l'égard des Américains et la crainte qu'il manifesta d'être maltraité par eux, n'était point d'ailleurs sans fondement. Les soldats ne lui pardonnèrent jamais sa victoire sur Custer. Quelques années plus tard, dans une rixe provoquée, paraît-il, à dessein, le vieux guerrier sauvage fut tué d'un coup de feu (décembre 1890). Quant à Jean-Louis Légaré, il réclama auprès des États-Unis un dédommagement pour les lourdes pertes encourues par lui dans cette épineuse affaire. Tout fut longtemps en vain.

Finalement, le 15 juillet 1887, il assigna le Gouvernement américain devant la *Cour des Réclamations*, et obtint un jugement pour la somme de huit mille dollars. Dans un voyage qu'il fit à la province de Québec, où il allait revoir ses vieux parents, après 17 ans d'absence, sir Hector Langevin, alors ministre, lui remit gracieusement \$2,000.00 sur la recommandation du marquis de Lorne. Le gouvernement canadien lui vota un township vers le même temps, mais on ne lui en remit jamais les titres ni la possession,

LIVRE TROISIÈME

LA MISSION PERMANENTE

(1880-93)



CHAPITRE PREMIER

ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DE WILLOW-BUNCH.

L'année 1880 demeurera mémorable dans notre histoire, puisqu'elle consacre l'établissement définitif des Métis à Willow-Bunch.

La vallée de Willow-Bunch présente un aspect tout-à-fait caractéristique. Elle est étroite, un mille à peine de largeur, mais extrêmement pittoresque et d'une longueur extraordinaire (200 milles). C'est évidemment le lit d'une rivière depuis longtemps desséchée. Les collines qui la bordent sont de véritables falaises sur lesquelles on découvre encore aujourd'hui, en certains endroits, le long travail des eaux. De nombreuses coulées qui y aboutissent représentent, à n'en pas douter, d'anciens ruisseaux. Les deux bords de la vallée offrent un aspect tout-à-fait différent. Tandis que la rive sud est recouverte de saules, de

trembles, de poiriers nains et autres arbustes de ces régions, la rive nord est complètement dénudée. Tandis que sous les ombrages de la rive sud, on voit sourdre abondamment les fontaines, la rive nord est aride.

Le nom de Willow-Bunch, qui lui fut donné par les Anglais, est une corruption du nom primitif. Les Métis avaient en effet baptisé cet endroit Talle de Saule ou encore Hart Rouge, à cause de ces arbustes qu'ils y trouvaient en abondance et dont ils se servaient pour fumer. Ils en mettent encore aujourd'hui dans leur tabac.

Les Anglais qui en prennent tout à leur aise abolirent simplement le vieux nom et le remplacèrent par celui de Willow-Bunch.

Monseigneur Langevin, dont le patriotisme était bien connu, voulut protester contre cette usurpation dans un acte officiel inscrit dans nos registres comme suit :

“ Visite pastorale de St-Ignace des Saules, Hart Rouge.”
Cette protestation platonique ne modifia pas malheureusement l'état des choses.

Pendant l'automne de 1879, un grand feu de prairie avait détruit tout le fourrage sur un vaste espace autour de la Montagne de Bois. Les Métis, pour nourrir leurs chevaux durant les froids, se virent obligés de chercher ailleurs l'hivernement. Plusieurs se dirigèrent du côté de la Montagne aux Cyprés et de la Rivière Blanche; d'autres, au contraire, prirent la direction de l'est et dressèrent leur camp sur le territoire de nos paroisses actuelles de St-Victor et de Willow-Bunch.

Parmi ces derniers se trouvait André Gaudry, qui vit encore et qui mérite une mention particulière dans notre histoire.

Cet homme mal conformé et petit de taille a reçu de la nature des dons intellectuels qui compensent ce qui lui

manque physiquement. Esprit fin et caustique, doué d'une mémoire étonnante, sa parole coule de source, sa voix est brève et saccadée. Il a toujours exercé un grand ascendant sur les siens. De tout temps il a été l'orateur désigné des grandes assemblées métisses.

Il avait construit sa maisonnette dans notre vallée à proximité d'une source et du bois, dans un coin véritablement idéal.

C'était une tradition de la part de Jean-Louis Légaré d'inviter, à l'époque du Jour de l'An, ses amis à un grand banquet. Bien qu'il fut canadien-français, il était considéré comme le chef des Métis. Or l'on connaît le proverbe : "Honneur oblige". Les amis de leur côté n'avaient garde de décliner l'invitation.

Pendant le souper, chacun parla de l'avenir qui se présentait plutôt morose. Le buffalo disparaissait visiblement. Il fallait songer à se fixer et pratiquer l'élevage domestique, si l'on voulait éviter la famine. André Gaudry prit la parole. Il vanta sa résidence et les terrains avoisinants, l'abondance de foin, d'eau, de bois. Bref il fut si éloquent que Légaré se décida d'aller lui rendre visite. En effet, accompagné d'un serviteur, il se dirigea, l'été suivant, vers la vallée de Willow-Bunch, trouva le site tel qu'on le lui avait décrit et résolut d'élever une construction temporaire, magasin et maison y attenants.

L'exemple de Légaré ne tarda pas à être suivi et, quand le Père St-Germain arriva vers la Noël à la Montagne de Bois, il s'aperçut qu'une trentaine de familles avaient quitté et étaient allés construire leurs maisonnettes auprès du nouveau magasin de Jean-Louis Légaré. Lui-même, après avoir célébré les fêtes de Noël et du Jour de l'An à l'ancienne résidence, voulut aller passer la fête de l'Épiphanie dans la nouvelle colonie. Le 9 janvier, il baptisa le

premier enfant qui soit inscrit sur les registres de Willow-Bunch, Edouard Beaupré, surnommé plus tard le géant Beaupré. Tout le monde se rappelle ce jeune homme qui mourut à l'âge de vingt ans et qui mesurait sept pieds et huit pouces. Jusqu'à l'âge de sept ans, on ne remarqua chez lui rien d'anormal. C'est entre sept ans et dix ans qu'il grandit démesurément. A l'âge de onze ans les habits mêmes de son père ne pouvaient plus convenablement le vêtir. Il possédait de plus une force herculéenne. Il fit plusieurs voyages d'exhibition, notamment à Montréal, St-Paul, Chicago, etc. Il est mort en 1900, au cours de la grande exposition de St-Louis, Miss.

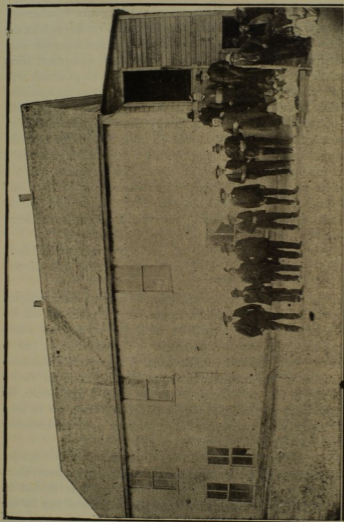
Au cours de l'été 1881, les Métis continuèrent à affluer dans la vallée de Willow-Bunch, et à l'automne, on songea à transporter la vieille chapelle construite à l'arrivée du R. Père Hugonard, en 1878. André Gaudry fut chargé de ce travail et l'été suivant, la chapelle reconstruite s'éleva en face du Magasin de Jean-Louis Légaré. A l'époque où nous sommes arrivés, les traiteurs avaient déserté le trafic de Winnipeg pour un marché plus proche et plus avantageux, celui du Fort-Buford, Missouri. Chaque année Jean-Louis Légaré faisait son voyage accoutumé. Seulement ce n'était plus 30 ou 40 charrettes remplies de pelleteries qu'il pouvait conduire ; la chasse ayant diminué, ne lui permettait d'équiper maintenant qu'une dizaine de charrettes. Ces voyages, comme ceux de Winnipeg, à travers l'imperméabilité des plaines, n'allaient pas sans dangers, témoin celui que nous allons raconter. Accompagné d'un métis, Jonas Azur et d'un Sioux, surnommé le Borgne, Jean-Louis partait au mois d'avril 1882 pour son expédition habituelle. La neige était disparue depuis quelques semaines et le printemps avait fait son apparition. Pendant trois jours tout alla bien ; mais voici que soudain une forte tempête s'éle-

va. Pour comble de malheur, nos voyageurs tombèrent dans une plaine qui venait d'être la proie d'un de ces feux de prairie si redoutables qui ne laissent aucun fourrage aux animaux. On s'arrêta pour passer la nuit, comptant bien que, à cette époque de l'année, la tempête ne pourrait s'éterniser. Le lendemain, sa fureur ne s'était point apaisée, il fallut poursuivre sa route. A trois heures de l'après-midi les pauvres chevaux rendus, incapables d'avancer plus loin, s'arrêtèrent. Que faire ? Allait-on périr de faim et de froid dans la tourmente ? Les yeux de Légaré et d'Azur se tournèrent instinctivement vers le Sioax. Ils savaient que les Indiens sont doués d'un sens merveilleux de direction, qui les guide infailliblement dans le désert pour peu qu'ils l'aient traversé, ne fût-ce qu'une fois. Le Borgne, malheureusement, n'avait jamais fréquenté ces parages.

Dans l'extrême détresse où ils se trouvaient, il fallait bien cependant prendre un parti et s'en aller à la découverte.

Avant de quitter ses compagnons, l'Indien leur expliqua par signes qu'ils devaient demeurer en place là où ils se trouvaient actuellement et qu'il les rejoindrait sûrement avant le coucher du soleil. A l'heure dite, le brave Sauvage fut fidèle au rendez-vous. Il apportait de bonnes nouvelles et la caravane, toujours affamée mais du moins reposée, le suivait joyeusement. Au bout d'une heure, ils atteignirent un ravin boisé, à l'abri du vent, où le foin était épais sous la neige. C'était le salut pour les hommes et pour les bêtes.

Une fois la tempête calmée, on poursuivit le voyage, mais le mauvais temps avait été la cause que les provisions s'étaient épuisées. Le Borgne encore une fois devint la providence de la caravane. Il prit des lièvres et tua même un cygne qui fit les délices des voyageurs. Bref on arriva au



Maison-chapelle de Willow Bunch (1884)

Fort Buford sans encombrés, et Légaré, son marché terminé et ses provisions empilées dans ses charrettes, reprit joyeusement le chemin du retour.

Hélas ! il comptait, comme on dit, sans son hôte, et ses malheurs n'étaient point finis.

Dans la soirée du 24 avril, ils étaient campés par un beau temps, dans la coulée Chamner et se disposaient à prendre leur souper, lorsque soudain, des bruits de voix se firent entendre. Surpris, ils ouvrent leur tente et regardent les intrus qui troublent leur repas. Ce sont des Cris féroces, l'arme au poing, au nombre de trente-deux. Les barbares se précipitent sur les voitures, et malgré les efforts de Légaré, s'emparent d'une partie du butin.

Le pauvre Sioux, en entendant le tumulte, avait reconnu ses ennemis. " Je suis mort ", s'était-il écrié ; et il s'était tapi au fond de la tente.

En effet les Cris, l'ayant découvert, le dépouillèrent de ses habits, et passèrent toute la nuit à le tourmenter, en attendant l'heure de l'égorger.

Au matin, l'un des Sauvages proposa d'exécuter sans plus tarder les trois prisonniers. Un autre opina qu'il fallait leur laisser prendre auparavant un dernier repas pour prolonger leur agonie.

Lorsque la tente fut abattue, les Cris se levèrent, et plusieurs d'entre eux prenant leurs fusils se mirent à viser le Sioux pour l'achever. Le pauvre Sauvage se jeta sur M. Légaré et s'abritait derrière lui. D'autres s'approchèrent alors et commencèrent à le larder avec la pointe de leurs couteaux. Il poussait des cris lamentables, tenant Légaré par le cou, et criant : " Sauve-moi ; toi seul peux me sauver ". Les Cris avaient été battus récemment par les Sioux et ils se vengeaient sur leur victime désarmée.

Sur ces entrefaites, Légaré eut une idée lumineuse. Il se rappela qu'il avait parmi ses provisions une charge de suif, chose dont les Cris sont très friands. Il donna donc l'ordre d'apporter le suif et il le leur distribua à manger. Son but était de gagner du temps et de faire échapper le Sauvage, si possible. Pendant que leur attention était portée ailleurs, il fit signe au Sioux de sauter sur son cheval de selle et de s'enfuir. Le Sioux n'eut garde d'y manquer. Il s'élança vers la monture, bouscula les Cris qui étaient sur sa route et partit au triple galop. Les Cris tentèrent, mais en vain, de le rejoindre. Le cheval de Légaré était très rapide et les avait déjà fortement devancés. Les Cris n'en voulaient pas précisément à la vie de Légaré et de son serviteur Azur, et ces derniers purent continuer paisiblement leur route. Ces barbares étaient sur le sentier de la guerre. Partis de Qu'Appelle, ils s'en allaient livrer bataille à leurs ennemis, les Gros Ventres. Le sort leur fut contraire. Battus à plate couture, ils laissèrent sur le terrain 25 des leurs. Lorsque, quelques jours plus tard, les survivants passèrent à la Montagne de Bois, ils furent arrêtés par la police, conduits à Qu'Appelle et condamnés à un an de prison.

Cinq ans après, l'un de ces barbares ayant rencontré M. Légaré à Qu'Appelle, entra sous sa tente, se confondit en excuses, alléguant qu'à cette époque, il était encore païen. " Nous n'en savions pas plus long," disait-il. M. Légaré lui octroya un large pardon et pour le lui prouver efficacement, il lui fit présent de toutes sortes de provisions. Le Sauvage attendri lui baisait les mains et ne trouvait pas assez de paroles pour lui marquer sa reconnaissance.

En cette même année 1882, notre héros, Jean-Louis Légaré, fit deux grands voyages qui lui furent plus avan-

tageux que celui du Fort-Buford. Le premier, à St-Gabriel-de-Brandon, lui permit de revoir ses vieux parents qu'il avait quittés dix-sept ans auparavant. Il eut la joie d'assister à leurs noces d'or et de rencontrer là les autres membres de sa famille. A son retour, sir Hector Langevin lui remettait \$2,000.00 sur la recommandation du Marquis de Lorne, à qui Jean-Louis avait raconté la reddition de Sitting-Bull. Le second eut lieu à Washington. On se souvient de son expédition de 1876, à la capitale fédérale, en compagnie du chef sauteur, la Petite Coquille, dans le but d'obtenir une réserve, et du mauvais succès de sa mission. Cette fois il fut plus heureux, car la tribu des Sauteurs, deux ans plus tard, était installée dans sa réserve.

Cette même année fut signalée par un événement qui devait changer définitivement la face des choses. Le Père St-Germain arriva à Willow-Bunch dans le courant de l'automne et signifia à ses paroissiens qu'il s'installait parmi eux pour ne plus les quitter. On devine quelle fut la joie de ces pauvres gens. Willow-Bunch allait avoir désormais une existence officielle, son avenir était assuré.

Légaré songea dès lors à se construire une résidence digne de sa position et de son commerce. Elle fut construite sous la surveillance de M. Millet, au prix de \$6,000.00. Elle eut deux étages et mesura 30 pieds par 20. Ce fut la première maison bâtie en bois dans le sud de la Saskatchewan; toutes les autres, jusqu'alors, ne consistant qu'en des treillis de perches enduits d'argile.

Une autre œuvre s'imposait, la construction d'une nouvelle chapelle. Celle qu'on avait transportée à grands

frais de la Montagne de Bois avait un gros défaut : on y gélait tout grandi. Les Métis, toujours généreux lorsque la religion est en jeu, voulurent y contribuer pour leur quote-part. Ils transportèrent, des bords du lac Montague, le bois nécessaire qui fut préparé sur place. Bientôt l'on entendit les coups répétés des grandes haches d'équarrissage et le bruit strident de la *scie de long* préparant les planches. La maison de Légaré avait été préparée de la même manière. En peu de temps on vit s'élever, à la joie de tous, une chapelle mesurant 40 pieds par 20 et possédant deux étages. Le haut servit aux exercices du culte, le rez-de-chaussée servit de demeure au missionnaire. Cette chapelle fut ouverte au culte en 1884. A cette époque, les bisons avaient disparu entièrement. Le dernier qu'on vit à Willow-Bunch fut une femelle que tua Antoine Gosselin et un bouvillon que captura au lasso Pascal Bonneau, fils. Une fois bien dompté, cet animal fut exposé à Régina et vendu à une compagnie.

La chasse disparue, nos Métis durent recourir à d'autres expédients pour gagner leur vie. Nous les voyons, en 1883, nivelant les rues de Régina; nous les retrouvons, les dix années qui suivirent, recueillant les os de bison qui jorchaient les plaines. En certains endroits les prairies en étaient toutes blanches et parfois il n'était point nécessaire d'avancer pour charger un chariot. Les Métis les transportèrent d'abord à Moose-Jaw, station la plus prochaine. Ils les conduisirent ensuite à Weyburn, où Jean-Louis Légaré avait établi un magasin. Le prix en était de \$6.00 à \$6.50 la tonne. On estime que les Métis en tirèrent pour près de \$200,000.00.

CHAPITRE II

DÉVELOPPEMENT GÉNÉRAL — PASCAL BONNEAU

Tandis que se fixaient définitivement les Métis dans la vallée de Willow-Bunch, se préparaient des événements qui devaient changer la face de l'Ouest : nous voulons parler du choix de Régina comme capitale des Territoires du Nord-Ouest et de la construction du chemin de fer *Pacifique-Canadien*.

Les autorités de cette compagnie "ayant décidé", écrit le Rév. Père Morice, O.M.I., "de faire passer la ligne transcontinentale au sud de Battleford, cette place devait par le fait même perdre son titre de capitale. L'hon. Edgar Dewdney, qui avait succédé à M. Laird le 3 décembre 1881 comme gouverneur des Territoires, fut alors chargé par le gouvernement fédéral de trouver un autre site pour la capitale de cet immense pays. Dewdney jeta d'abord les yeux sur la vallée de la Qu'Appelle, et entra même en pourparlers avec le propriétaire d'une terre près du fort de ce nom. Ne pouvant s'entendre avec lui, il dut penser à la grande prairie.

"A quelque distance au sud, sur une plaine des plus riches, se trouvait un point connu des indigènes sous le nom d'Oskana Kasasteki, que les métis franco-cris traduisaient "Tas d'Os", d'un monceau d'os de bisons qui s'y faisait remarquer. La seule autre particularité qui pût signaler

ce point à l'attention du voyageur était un ruisseau de très minime importance près duquel il était d'habitude de camper.

Au printemps de 1881, eut lieu près du Tas d'Os la dernière grande chasse au buffle, et ce fut cette même année que Dewdney reçut l'ordre de trouver une nouvelle capitale. N'ayant pas réussi au fort Qu'Appelle, le gouverneur pensa au Tas d'Os, et, bien que cette localité n'eut aucun de ces avantages naturels qui concourent à assurer le succès d'une nouvelle ville, il décida d'en faire la capitale de l'Ouest sous le nom latin de Regina (la Reine), qu'il lui donna en l'honneur de sa souveraine, la reine Victoria."

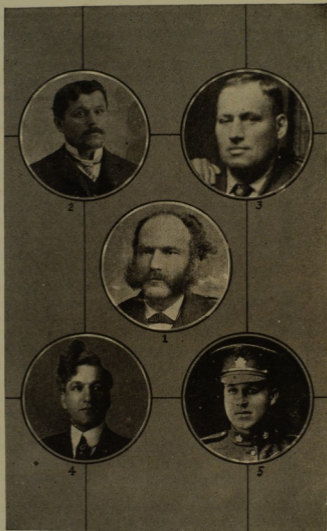
Avec l'arrivée du Pacifique-Canadien s'est clos le cycle de la sauvagerie et a commencé l'ère de la civilisation. A mesure que la voie ferrée s'est avancée à travers les plaines, les colons ont suivi, les villes et les villages se sont élevés, le sol a ouvert ses flancs à la charrue, les bisons et les animaux à fourrures ont disparu, les Métis et les sauvages se sont retirés, et s'ils n'ont pas disparu tout-à-fait, leur action n'a plus compté, leur rôle social et politique s'est effacé.

De la province du Manitoba, régulièrement organisée, le Gouvernement d'Ottawa a détaché les vastes régions qui devaient constituer plus tard les provinces de Saskatchewan et d'Alberta. Il a donné à la colonisation une impulsion merveilleuse. De tous les points du Canada et de l'Europe, les émigrants ont afflué. C'est un empire qui se fondait. Encore quelques années et l'on ne reconnaîtrait plus le pays.

Le chemin de fer était arrivé à Winnipeg en 1881, et au printemps de 1882, la ligne passant par Brandon fut pour-

sée jusqu'à Régina. Ces travaux nécessitaient de nombreuses équipes d'ouvriers échelonnées sur le parcours de la voie. Or, comme bien l'on pense, les Canadiens de la province de Québec devaient prendre leur part dans ce grand travail. Parmi ceux-là s'en trouvait un qui était natif de Ste-Brigitte d'Iberville, du nom de Pascal Bonneau. Après avoir travaillé en qualité de contre-maitre sur la section Kenora-Winnipeg, il résolut de prendre, en compagnie de Frank Labelle, des sous-contrats sur la ligne Winnipeg-Régina. Sa famille, qui habitait St-Boniface depuis 1879, le suivit, demeurant tout l'été sous la tente. A l'automne, la voie du Pacifique atteignait Tas d'Os, aujourd'hui Régina. Bonneau résolut de s'y fixer à demeure. Il se construisit une maisonnette de 18 pieds par 14, et tout auprès, il éleva une tente qui lui servit de magasin. La ville de Régina aurait pu être alors la *Villa des tentes*, puisque la plupart de ceux qui y hivernèrent n'avaient pas d'autre abri. Au cours de cet hiver, ce furent les Métis de Willow-Bunch qui, en grande partie, approvisionnèrent la population. Bonneau acheta leur pemmican et leurs pelleteries et les paya en fournitures de toutes espèces. Au printemps, il éleva sur la *Broad Street* un magasin à deux étages, le premier établi à Régina. Il prit aussi le contrat pour le nivelage des rues et il appela les Métis de Willow-Bunch pour exécuter ces travaux. Bientôt on vit 70 tentes de Métis plantées autour de la ville, tandis que leurs chevaux entravés broutaient paisiblement aux alentours. Les vols étaient fréquents à cette époque ; aussi quelle ne fut pas leur stupéfaction de s'apercevoir un beau matin que les Cow-Boys américains s'étaient emparés d'une centaine de leurs chevaux.

En 1882 fut célébrée à Régina la première messe. A la demande de Bonneau, le R. Père Hugonard était venu de



(1) Pascal Bonneau, sr. (2) Pascal Bonneau, jr. (3) Trefflé Bonneau, (4) Jos. Bonneau, (5) Albert Bonneau

la mission de Qu'Appelle, distante de 60 milles. Une tente servit de chapelle. L'année suivante, le Père St-Germain vint dire la messe à son tour, et au cours de l'été M. l'abbé L.-N. Larche arriva dans le but de jeter les fondements d'une paroisse catholique. Une année durant, le Saint Sacrifice fut célébré dans le haut de la forge de M. McCosker. En 1884 une jolie chapelle fut construite.

Quelques années plus tard, un événement tragique termina la vie d'un des plus zélés missionnaires de Régina, M. l'abbé D. Gratton. Parti à la fin de février, il était allé, en l'absence du Rév. P. St-Germain, porter les secours de son ministère aux fidèles de Willow-Bunch. Le retour s'effectua sans incident notable jusqu'à la veille de son arrivée (7 mars), alors que l'abondance de la neige et la fatigue des chevaux rendirent la marche impossible. Comme c'était le samedi et que son ministère était requis pour le lendemain, M. l'abbé Gratton prit les devants recommandant à son compagnon de faire reposer sa monture et de poursuivre sa route. Par malheur, M. l'abbé Gratton s'égara et erra à l'aventure jusqu'au moment où, brisé de fatigues, il tomba pour ne plus se relever. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'on parvint à le retrouver. Cet événement tragique jeta la consternation chez la population de Régina et de Willow-Bunch où cet excellent missionnaire était également connu et estimé.

Pascal Bonneau, qui avait établi, nous l'avons vu, un commerce important à Régina, n'eut pas le succès que méritait son activité. Il fut plutôt victime des circonstances. A l'arrivée du chemin de fer, un grand nombre de fermiers s'étaient établis autour de la ville. Ils se mirent à cultiver la terre. Malheureusement les grandes sécheresses qui sévirent en 1885-86 condamnèrent le sol à la stérilité, et Bonneau qui avait fait de fortes avances fut entraîné, avec ses crédateurs, dans une déconfiture complète.

Cet homme énergique ne se compta pas pour battu, et il résolut d'aller tenter fortune sur un autre champ d'action. Nous le retrouvons à la fin de l'année 1886 à 18 milles de Willow-Bunch, à un endroit appelé la Coulée aux Lièvres. Quelles étaient ses intentions? L'engouement pour les *ranches* était alors extrême, il voulait prendre sa part des succès à atteindre. Son actif était plutôt modeste : 4 vaches et autant de chevaux. Il se mit au travail d'arrache-pieds et lorsque quatorze ans plus tard, miné par la maladie, il dut abandonner, son avoir avait centuplé. Décédé en 1902, à Ste-Angèle-de-Monnoir, P.Q., Pascal Bonneau a laissé une nombreuse famille. Pascal, l'aîné de ses fils, venu dans l'Ouest en même temps que lui, le suivit jusqu'à Régina. De là en 1882, il était venu s'établir à Willow-Bunch. Il se livra au commerce des pelleteries. Au moment où son père venait établir un ranch à la Coulée du Lièvre, lui-même monta, tout près, un ranch semblable qu'il vendit ensuite à M. Himbault, puis il alla en établir un second à la Bourbeuse. Son travail fut récompensé, puisqu'en 1900 il possédait de 5,000 à 6,000 têtes de bétail et se voyait décerner le titre flatteur de "Cattle King of Willow-Bunch". Il avait épousé en 1889 Mlle Eugénie Bellehumeur, fille du Dr Bellehumeur de Ste-Brigitte, P.Q., qui lui survit. Il est décédé en 1911. Trefflé, second fils de Pascal Bonneau, au lieu de suivre son père, avait tenté fortune du côté des Montagnes Rocheuses. Déçu dans son espoir, il revenait en 1889 établir un ranch à l'ouest de celui occupé par son père. Quelques années plus tard, il le quittait pour se mettre à la tête d'un magasin qu'il se construisit près de la nouvelle chapelle.

Son union matrimoniale fut une véritable idylle. Le 31 décembre 1891, il unissait sa destinée à Marie-Louise Vaudry, arrivée de Montréal le 26 précédent. Or les deux

conjointes ne s'étaient jamais rencontrés avant cette date, l'hymen s'étant préparé par correspondance. M. et Mme Bonneau ont vécu heureux et ont eu de nombreux enfants. Albert, l'aîné, le premier enfant canadien-français baptisé à Willow-Bunch, est mort glorieusement au front, aux derniers jours de la Grande Guerre. M. Bonneau s'est fait construire une jolie résidence dans la partie est du village, où il administre ses nombreuses propriétés. Joseph, fils cadet de Pascal Bonneau, venu en 1886, habite également Willow-Bunch. Il occupe un magnifique ranch à 12 milles du village.

CHAPITRE III

UN VOYAGE MALCHANCEUX

Nous avons dit plus haut que Jean-Louis Légaré mérite le titre de fondateur de Willow Bunch et de pionnier de la colonisation dans le pays. Le temps approche en effet où les blancs, en commençant par les parents de notre héros, vont affluer et s'établir sur les terres. Plusieurs de ces colons, plus ou moins instruits, arrivaient la tête pleine d'idées romanesques. On lisait beaucoup alors les vieux romans de Fenimore Cooper, particulièrement le "Dernier des Mohicans". On se passionnait pour les aventures, la chasse aux buffalos, les exploits des *Cow Boys*.

Les Canadiens-français, fils des vieux Coureurs des Bois, ont la passion des voyages et de la lutte contre le désert et l'inconnu.

Inutile de dire qu'une pareille mentalité était fatalement mère de nombreuses surprises et déceptions.

Durant l'été de 1883 arriva un jour à Willow-Bunch, un jeune homme qui était destiné à jouer dans le pays un rôle bienfaisant. Il devait être, en effet, tour-à-tour ou simultanément, agent des terres, notaire public, syndic d'école et d'église. Il s'appelait Prudent Lapointe. Né le 8 mars 1864, à St-Jacques de l'Achigan, il quitta Montréal à l'âge de 19 ans pour rejoindre, dans l'Ouest, son père Joseph, lequel, comme nous l'avons dit plus haut, habitait la Montagne de Bois depuis 1878.